

Tu n'auras pas d'autre Dieu que le Profit - Tu achèteras toujours au plus bas pour vendre au plus haut - Tu mépriseras les bénéfices - Tu mépriseras les pertes - Tu honoreras le profit et la rente - Tu mépriseras ton Dieu - Dieu te l'a ordonné - Tu tueras la concurrence - Tu asserviras les forces productives - Tu banniras l'idée du bien commun.

Gérard Mordillat
Bertrand Rothé

LES LOIS DU CAPITAL

Sur Arte
« Travail, salaire,
profit »

Seuil

arte

LES LOIS DU CAPITAL

*GÉRARD MORDILLAT
BERTRAND ROTHÉ*

LES LOIS DU CAPITAL

ÉDITIONS DU SEUIL / ARTE ÉDITIONS

CET OUVRAGE A ÉTÉ ÉDITÉ
SOUS LA DIRECTION DE
MAURICE OLENDER

ISBN 978-2-02-143212-1

© Éditions du Seuil / ARTE Éditions, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.arte.tv

*Pour Éric Stemmelen,
avec toute notre amitié et notre gratitude*

*Jamais je ne peux en paix accomplir
Ce qui obsède mon esprit,
Jamais je ne puis vivre tranquille :
Je dois me battre sans répit.*

Karl Marx¹

1. « Émotions », dans *Poésies*, L'Insomniaque, 2014, p. 33.

Pour commencer...

Dans les médias, l'économie a la figure de l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier¹. Qui ose la défier d'un regard est immédiatement pétrifié, incapable de réfléchir, de prononcer un mot, d'agir. L'économie sidère. Pour le citoyen ou la citoyenne ordinaires, elle est réputée si dangereuse qu'on n'ose l'affronter. Seuls des experts autodésignés prétendent pouvoir le faire. En pratique, ces spécialistes de la question – ces élus du ciel ! – tiennent le public à distance, créent une infranchissable barrière de sécurité derrière un jargon compris d'eux seuls et servent secrètement des intérêts que l'exposition à la lumière ferait périr. Il faut dire que s'aventurer sur le terrain de l'économie, c'est voyager en compagnie des spectres : Adam Smith, David Ricardo, Léon Walras, Karl Polanyi, John Maynard Keynes, sous le regard de la statue du commandeur : Karl Marx, devant qui tout un chacun est sommé de se déterminer. Paraphrasant Molière, on pourrait récrire la scène finale de *Dom Juan* (1665) :

SGANARELLE. – Entendez-vous, Monsieur ?

DOM JUAN. – Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

1. André Chénier, « L'Invention » (1787), dans *Poésies*, Gallimard, 1994.

SGANARELLE. – Ah, Monsieur, c'est Marx, je reconnais son style.

Marx, c'est le clou inarraché dans l'être de l'*homo œconomicus*, son éternel tourment. Dans la catégorie poids lourds, c'est le plus puissant des *sparring-partners*. Rien ne parvient à disqualifier son œuvre, ni le léninisme, ni le stalinisme, ni le maoïsme et encore moins le libéralisme, voire l'insupportable néo-libéralisme ou le mercantilisme. Marx résiste, traverse le temps et ne cesse de nous interroger. L'écrivain Luc Dietrich, l'auteur du *Bonheur des tristes* (1935) et de *L'Apprentissage de la ville* (1942), avait la réputation parmi ses amis de « poser les bonnes questions ». Un talent qu'il est aisé de reconnaître à Karl Marx et à Friedrich Engels. De leur vivant, ils ont posé toutes les bonnes questions et, même si le monde a changé, elles se posent encore à nous.

Sur le travail par exemple...

Lors d'une rencontre, Antoine d'Autume, professeur à la Paris School of Economics, après un long silence, avouait à propos du travail : « En parler ? C'est compliqué. » Le sujet échappait visiblement au champ de recherche et aux préoccupations de cet économiste *mainstream*. À ses yeux, le travail n'était plus une donnée centrale de l'économie. Au mieux, il n'avait qu'une valeur instrumentale. Les concepts de production, de consommation et de revenus sont désormais les seuls retenus par la « science » économique ; le travail est toujours sous-jacent mais on n'en parle pas...

C'est une donnée, mais elle n'est pas incarnée.

À la décharge d'Antoine d'Autume, il faut reconnaître que, si l'homme travaille depuis la nuit des temps, le travail a connu tant d'avatars depuis trois siècles qu'il est de plus en plus périlleux de le cerner, même pour le BIT (Bureau international du travail). Ne serait-ce que dans le vocabulaire, où l'on peut mesurer la dégradation du concept lui-même. Autrefois, on

avait un métier, puis on a eu un travail, un emploi, un boulot, une mission, un job et, maintenant, il y a les stages. Comme disent les jeunes condamnés à ce régime laborieux : il y avait l'esclavage, le servage et, maintenant, il y a les stages... Le terme « travail » est donc cet objet aux multiples faces que l'on peut examiner sous tous les axes, dans toutes les directions, toutes les lumières, et dont on ne saurait donner une définition univoque.

Il en va de même pour l'emploi, le salaire, le profit, le capital, le marché, posés devant nous comme les tableaux d'une exposition ou faisant entendre le chœur d'un orchestre symphonique. En 1979, Michel Foucault écrivait à propos du film *La Voix de son maître*¹ sur le discours patronal : « Le discours ne doit pas être pris comme l'ensemble des choses que l'on dit, ni comme la manière de les dire. Il est tout autant dans ce qu'on ne dit pas, ou qui se marque par des gestes, des attitudes, des manières d'être, des schémas de comportement, des aménagements spatiaux. Le discours, c'est l'ensemble des significations contraintes et contraignantes qui passent à travers les rapports sociaux². »

Les questions fusent en feu d'artifice : travail et emploi sont-ils synonymes ou sont-ils de faux jumeaux ? De quoi le salaire est-il le prix ? De quoi parle-t-on, du travail lui-même ou de la force de travail ? Dans une concurrence pure et parfaite, comment le profit peut-il disparaître ? Comment justifier qu'un manager reçoive un salaire quatre ou cinq cents fois supérieur au salaire moyen d'un employé de son entreprise ? Devenir entrepreneur de soi-même est-il le seul avenir promis aux demandeurs d'emploi ? Le marché ne serait-il qu'un onguent prescrit pour pacifier la lutte des classes et annihiler

1. Documentaire de Gérard Mordillat et Nicolas Philibert, Ina, 1978.

2. Cité par Gérard Mordillat et Nicolas Philibert, *Ces patrons éclairés qui craignent la lumière*, Albatros, 1979, p. 135.

le rapport conflictuel entre exploité et exploitateur ? Le capital est-il en soi source de richesse ? Le marché est-il un dieu que tous doivent vénérer ? Après le néo-libéralisme, le mercantilisme belliqueux fêtera-t-il le grand retour de l'État aux affaires ? Etc.

En prenant appui sur l'économie et sur les autres sciences sociales, nous souhaitons soumettre aux lectrices et aux lecteurs des hypothèses et des perspectives à discuter à partir de ces questions ; nous voulons les encourager à exercer leur esprit critique. C'est-à-dire à aborder l'économie sans crainte ni appréhension comme un livre ouvert sur le monde où nous vivons.

Il serait vain et présomptueux d'imaginer une conclusion péremptoire. Ce livre cubiste ne peut s'achever que sur une question. Notre ambition n'est pas de fixer ni de défendre une théorie spécifique mais de proposer de manière dialectique une réflexion sur les lois du capital, sur les concepts fondamentaux de l'économie en arpentant le cercle étroit de la production. Un périmètre qui cerne au plus près l'activité humaine contemporaine. Avec une majorité de chercheuses et de chercheurs, économistes, philosophes, anthropologues, sociologues, juristes, historiens... nous soutenons l'idée que le système économique qui régit le monde – cette forme particulière du capitalisme que l'on nomme néo-libéralisme – semble si épuisé que son terme approche. Le philosophe Dany-Robert Dufour dresse un tableau plaisant de la situation contemporaine : « Disons que l'économiste ouvre le jeu et dit : ce que nous vivons est la conséquence d'un changement décisif dans le mode de régulation du capitalisme. L'historien répond : nous sommes face à une modification majeure dans le rapport à la religion. Le grammairien enchaîne : nous observons de nouveaux usages langagiers dans la population. Le sociologue coupe : nous constatons que les institutions classiques, la famille et l'école, ne socialisent plus. Le politologue observe :

POUR COMMENCER...

notre façon de faire de la politique est en train de changer radicalement. Le théoricien de l'art réplique : l'art contemporain s'égaré de plus en plus en des futilités égotiques diverses. Et le psychanalyste conclut : il est en train de se mettre en place une nouvelle économie psychique¹. »

Nous sommes face à une crise inaugurant la fin d'un cycle. À ce moment où, comme l'écrivait Antonio Gramsci, « le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres² »...

1. Dany-Robert Dufour, *Le Divin marché. La révolution culturelle libérale*, Denoël, 2007, p. 15.

2. « Cahier 3 », dans *Les Cahiers de prison (1948-1951)*, t. 1, Gallimard, 1983.

Totem et travail

*Au travail ! au travail ! à l'œuvre ! aux ateliers !
Et vous, de la pensée habiles ouvriers,
À l'œuvre ! Travaillez tous, dans votre domaine,
La matière divine et la matière humaine !*

Auguste Brizeux¹

En 1880, dans *Le Droit à la paresse*, Paul Lafargue exhortait les ouvriers à se libérer d'un joug :

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie est l'amour du travail, la passion furibonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes, ont sacro-sanctifié le travail².

Dans ce texte qui vibre d'un lyrisme semblable à l'incipit du *Manifeste du Parti communiste* (1848), de Marx et Engels,

1. *Marie*, Société belge de librairie, 1837, p. 111.

2. Éditions sociales, 1957.

Lafargue constatait avec amertume que « le prolétariat s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail¹ ». Mais peut-on parler d'une « passion » pour le travail, sinon à l'entendre comme synonyme de souffrance ?

Le mot « travail » vient du bas latin *tripalium* (trois pieux), instrument de torture où l'on suppliciait les esclaves qui – justement ! – ne voulaient pas travailler. Le travail et la douleur sont donc consubstantiels. Dans la Genèse (3,16-17), Yahvé condamne la femme à enfanter dans la douleur et l'homme à tirer sa subsistance de la terre, c'est-à-dire à travailler. Le terme de travail désigne donc aussi bien les souffrances de la femme en gésine que celles de l'homme rompu à la tâche, comme si l'un n'était pas dissociable de l'autre. Pour Marx, d'un point de vue anthropologique autant que philosophique :

Le travail est d'abord un processus entre l'homme et la nature, au cours duquel l'homme règle et contrôle ses échanges avec la nature par son action personnelle. Il se conduit vis-à-vis de la nature matérielle comme une force de la nature. Il met en action ses forces corporelles naturelles, ses bras, ses jambes, sa tête et ses mains, pour s'approprier les produits naturels en leur donnant des formes utiles à son existence. Par cette activité, il agit sur la nature et, par la même occasion, il transforme aussi sa propre nature².

De tout temps, sous tous les cieux, l'homme s'est dépensé pour sa survie. Mais au-delà de l'humain, dans le monde contemporain, le travail concerne aussi la machine (« travailler comme une machine ») et le vivant dans toutes les métaphores

1. *Ibid.*

2. Karl Marx, *Le Capital. Livre I* (1867), Gallimard, 1968.

animalières (« un travail de fourmi », « travailler comme un bœuf », voire « travailler comme une bête »).

On distingue classiquement la notion d'œuvre de création, *ergon* (en latin *opera*, qui a donné *ouvrier* puis *ouvrier*, celui qui est à l'œuvre) et celle du labeur forcé, *ponos* (la peine, la fatigue, voire la souffrance ou le malheur ; les mots latins *poena* et *labor* ont le même sens). Si la première permet à l'homme de s'épanouir pleinement, la seconde ne serait-elle pas une calamité dont il faudrait se débarrasser ? Dans un entretien avec Primo Levi, Philip Roth a cette remarque glaçante : « *Arbeit macht frei* – le travail libère – sont les mots inscrits sur le portail d'Auschwitz, sauf qu'à Auschwitz le travail est une effroyable parodie, inutile et absurde – c'est un labeur-châtiment qui ne peut mener qu'à une mort atroce¹. »

Aujourd'hui, « travail » est devenu d'un usage si courant, d'un sens si évident, que nul ne songe désormais à le remettre en cause ni à s'interroger sur sa signification réelle. En tout cas sur sa signification contemporaine. Selon la définition simple du Petit Robert, le mot « travail » désigne « l'ensemble des activités humaines orientées vers un but ». « Ensemble des activités humaines », car depuis toujours l'être humain met en œuvre ses moyens physiques et intellectuels pour produire quelque chose ou pour obtenir sa nourriture, ses vêtements, son logement. Dès lors, on peut assimiler travail et activité, à ceci près que le travail a pris un sens plus étroit dans l'économie capitaliste, où seule sa relation avec la rémunération qu'il procure le définit et oublie le geste créateur producteur de biens. Dans l'économie capitaliste, le travail n'existe qu'en tant que « travail salarié ». D'où l'ironie qu'il y a à entendre des parents demander à leur enfant : « Tu as bien travaillé à l'école aujourd'hui ? » comme si le travail scolaire était source de revenus pécuniaires. À cette aune, faudrait-il payer les heures de colle à l'instar des heures supplémentaires ?

1. Philip Roth, *Pourquoi écrire ?*, Gallimard, 2019, p. 262.

Le travail est un totem planté au milieu de notre société, avec ses figures glorieuses et ses figures malfaisantes quand certains économistes ne veulent voir en lui qu'un désagrément, une source de « désutilité », disent-ils. Le travail ne serait qu'ennui, fatigue, blessures. Ce qui donne dans une chanson célèbre d'Henri Salvador :

Le travail, c'est la santé
Rien faire, c'est la conserver
Les prisonniers du boulot
N'font pas de vieux os !

Au contraire, on peut trouver une satisfaction dans le travail. Georges Navel décrit ainsi le travail d'un terrassier :

Il faut travailler en souplesse, surveiller ses mouvements, on ne manie bien la pioche que si on lui a prêté de l'attention. Les terrassiers s'en servent avec économie d'effort. Leurs gestes sont intelligents, bien réglés. Manier la pelle sans excès de fatigue, faire chaque jour une tâche égale exige de l'habileté. Quand il doit rejeter de la terre d'une tranchée très profonde, il n'est pas de terrassier qui ne se réjouisse de son lancer de pelle. De la répétition du même effort naît un rythme, une cadence où le corps trouve sa plénitude. Il n'est pas plus facile de lancer la pelle que de lancer un disque. Avant la fatigue, si la terre est bien, glisse bien, chante sur la pelle, il y a au moins une heure dans la journée où le corps est heureux¹.

Cela ne signifie pas que le travail soit ontologiquement source de plaisir mais il est indéniable que, même dans la

1. *Travaux*, Stock, 1945, cité par Olivier Favereau dans *Travail, salaire et profit*, série documentaire de Gérard Mordillat et Bertrand Rothé, ARTE Vidéo, 2019. Dans ce livre, tous les renvois à cette série documentaire seront abrégés en *TSP* 2019.

Des mêmes auteurs

Il n'y a pas d'alternative
Trente ans de propagande économique
Seuil, 2011

DE GÉRARD MORDILLAT

Entre autres :

Vive la Sociale !
Mazarine, 1981

Vive la Sociale ! revu et corrigé
Seuil, « Point Virgule », 1987
et « Points », n° P1383, 2005

Les Vivants et les morts
Calmann-Lévy, 2005
et Livre de poche, 2006
Grand Prix RTL-Lire

Ces femmes-là...
Albin Michel, 2019

En collaboration
avec Jérôme Prieur :

Corpus Christi
Enquête sur l'écriture des Évangiles
6 vol., Mille et Une Nuits-ARTE éditions, 1997-1998

Jésus contre Jésus
Seuil, 1999
et « Points Essais », n° P608, 2008

Jésus, illustre et inconnu

Desclée de Brouwer, 2001

et Albin Michel, 2004

Jésus après Jésus

L'Origine du christianisme

Seuil, 2004

et « Points Essais », n° P533, 2005

Jésus sans Jésus

La christianisation de l'Empire romain

Seuil, 2008

et « Points Essais », n° P648, 2010

Jésus selon Mahomet

Seuil 2015

et « Points Essais », n° P823, 2017

Le Suaire

(dessins d'Éric Liberge)

3 vol., Futuropolis, 2018

La Véritable Histoire d'Artaud le Môme

Le Temps qu'il fait, 2019

DE BERTRAND ROTHÉ

Lebrac, trois mois de prison

Seuil, 2009

De l'Abandon au mépris

Comment le PS a tourné le dos à la classe ouvrière

Seuil, 2013

Avec un autre homme j'aurais eu peur de m'ennuyer

Seuil, 2019